

261.83

E34

v.278

1937

v.278

1937



Bibliothèque Nationale du Québec

La vérité sur l'Espagne

Lettre de S. Ém. le cardinal ISIDRO GOMA TOMAS
Archevêque de Tolède

278
HM

31

E31

v. 278

1937

AU LECTEUR

Nous allions envoyer ces feuillets à Tolède, pour qu'ils soient insérés dans le premier numéro de notre Bulletin ecclésiastique, dont la publication était suspendue depuis plus de quatre mois, quand nous avons appris que leur lecture pourrait faire quelque bien, en dehors de notre diocèse, afin d'orienter les esprits, en ces heures de douleur et d'inquiétude. Quelques communications reçues presque en même temps nous ont décidé à donner à cet humble écrit une plus large diffusion.

On nous dit, en effet, ce qui nous paraît difficile à croire, que certains Espagnols, à tout le moins peu scrupuleux, s'emploient à travestir les faits de cette guerre en dehors de l'Espagne.

D'autre part, les informations déplorables qui nous viennent de l'étranger nous incitent à exposer notre manière de voir sur la nature du conflit dans lequel l'Espagne doit périr ou se racheter.

Notre point de vue a peu de valeur: cet opuscule qui l'expose, encore moins; aussi bien n'avons-nous fait qu'effleurer le sujet, nous réservant de le traiter plus à fond, avec plus de calme et de documentation. Car notre guerre sera certainement la source de nombreux écrits.

Enfin, ce qui acheva de nous décider, ce fut le désir d'avoir, dans notre production littéraire, quelque chose, bien qu'insignifiant, qui portât la marque et la ligne d'imprimeur de cette héroïque et hospitalière cité de Pampelune¹, douce oasis, dans laquelle, au sein de l'Espagne agitée, nous avons vécu des mois de notre exil. Ce sera pour nous le souvenir qui fera revivre en notre mémoire, tant que nous vivrons cette pauvre vie, les bontés inépuisables qu'ont eues à notre égard ces braves et nobles Navarrais qui donnent actuellement au monde un admirable exemple de foi et de patriotisme.

† LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE
DE TOLÈDE

Pampelune, 23 novembre 1936

1. L'édition originale est sortie en 1936 des presses de l'imprimerie Bescansa, à Pampelune.

La vérité sur l'Espagne

« Il n'y a pas de péché commis par un homme que ne puisse commettre un autre homme, s'il lui manque Celui par qui l'homme a été fait », dit saint Augustin.

Commentant ce grand principe d'ascétique, nous pouvons ajouter qu'il n'y a pas de nation où ne puisse se renouveler la déplorable expérience de l'Espagne, si Dieu est chassé de son sein et remplacé par le matérialisme des sans-Dieu ou contre-Dieu.

QUAND, en juillet dernier, éclata le mouvement militaire contre le gouvernement de la nation espagnole, personne ne pouvait penser qu'il parviendrait à revêtir les caractères de gravité qu'il a aujourd'hui, dans l'ordre national et international. Il est si vaste et si profond, le courant qui a déterminé cette guerre — qui offrit, au début, les traits communs à toute guerre civile — que non seulement il a tout ébranlé en Espagne, mais aussi secoué et passionné le monde entier.

Comme il advient en pareil cas, spécialement en celui-ci, où l'on a vu se produire les faits les plus regrettables, qui sont la négation de notre tradition, de notre histoire, et même de notre tempérament de race, l'opinion mondiale s'est divisée pour juger les événements principaux de cette affreuse guerre.

Il nous plaît de rendre hommage aux évêques et aux fidèles de nombreuses nations qui, par notre intermédiaire, ont voulu exprimer au peuple espagnol leur admiration pour la vigueur avec laquelle la plus grande partie de notre

pays s'est dressée pour se délivrer d'une oppression spirituelle contraire à ses sentiments et à son histoire. De même, nous exprimons notre reconnaissance aux nations qui nous ont largement secourus au milieu des besoins créés par le terrible fléau. C'est la manifestation du lien de la charité chrétienne qui, comme il unit entre eux les individus et les familles et les rapproche davantage aux jours de tribulation, se fait sentir de même sur le plan de l'internationalisme catholique, où nous formons tous le grand corps mystique, dont la tête est Jésus-Christ, notre Père et Seigneur.

Nous avons répondu, comme représentant des Églises d'Espagne, à ces témoignages de fraternité généreux et spontanés qui apportaient à tous le réconfort et la consolation dans l'épreuve. Nous avons transmis à nos frères hors d'Espagne notre gratitude, ajoutant nos prières aux leurs pour la sauvegarde des intérêts primordiaux qui aujourd'hui se débattent dans notre chère patrie.

Cependant, avec le témoignage de la cordiale adhésion de nos frères hors d'Espagne et des catholiques, nous sont parvenus des doutes et des questions sur la nature des faits qui surviennent entre nous, tandis qu'une partie de la presse étrangère traite avec une frivolité notoire les incidents de la guerre, invente des faits calomnieux ou falsifie les vrais, au risque d'égarer l'opinion internationale, et de nous créer un préjudice en présentant sous un jour inexact ou faux le différend qui nous divise.

C'est pourquoi, croyant interpréter le sentiment de l'épiscopat et du véritable peuple espagnol, nous avons jugé opportun ce simple document où se reflètent le profil historique de cette guerre et son expression nationale, avec les conclusions dérivées des faits. En leur donnant la publicité qui leur est due, par les mêmes moyens dont on s'est servi pour nous interroger, et aussi pour altérer ou

fausser la signification de notre guerre, nous croyons servir l'Église et la patrie qui exigent aujourd'hui l'effort et la collaboration de tous.

**La guerre actuelle n'est pas une guerre politique,
mais une guerre de principes, de doctrines**

La guerre qui se poursuit, ravageant une grande partie de l'Espagne et détruisant de magnifiques cités, n'est pas, en ce qu'elle a de populaire et de national, une lutte de caractère politique, au sens strict du mot. On ne se bat pas pour la république, bien qu'ainsi le veuillent les partisans d'une certaine espèce de république. La solution d'une question dynastique n'a pas été non plus le mobile de la guerre, car aujourd'hui on a relégué au dernier plan jusqu'à la forme même du gouvernement. Pas davantage ne se débattent par les armes des problèmes interrégionaux au sein de la mère patrie, bien que, au cours de la lutte, et la compliquant gravement, aient surgi des bannières autour desquelles se concrétisent des aspirations et des revendications plus ou moins régionalistes.

Cette guerre si cruelle est, au fond, une guerre de principes, de doctrines, la guerre d'une conception de la vie et de la réalité sociale contre une autre, d'une civilisation contre une autre. C'est la guerre que soutient l'esprit chrétien espagnol contre cet autre esprit, si on peut l'appeler esprit, qui voudrait fondre tout l'humain, des cimes de la pensée aux petites choses de la vie quotidienne, dans la morale du matérialisme marxiste. D'un côté, les combattants de toutes idéologies qui représentent partiellement ou intégralement la vieille tradition et la vieille histoire de l'Espagne; de l'autre côté, un conglomerat informe de combattants dont le but principal est, plus que le triomphe sur l'ennemi, la destruction de toutes les valeurs de notre vieille civilisation.

L'insurrection militaire a sauvé l'Espagne et suscité une levée en masse pour la défense de la foi et de la patrie

Nous ignorons comment et dans quel but se produisit l'insurrection militaire de juillet, nous le supposons des plus élevés. Le cours postérieur des événements a démontré que ce fut un profond amour de la patrie qui les détermina et les conduisit successivement. L'Espagne touchait déjà presque le fond de l'abîme. On a voulu la sauver par la force de l'épée. Peut-être n'y avait-il plus d'autre remède.

Ce que nous pouvons affirmer, pour en avoir été le témoin, c'est que dès qu'une partie de l'armée se fut déclarée contre le vieil état de choses, l'âme nationale se sentit profondément atteinte, et s'incorpora, en un large et profond courant, au mouvement militaire: d'abord avec la sympathie et les aspirations que suscite une espérance de salut, et bientôt avec le concours des enthousiastes milices nationales, de toutes tendances politiques, qui offrirent, sans marchandage ni conditions, leur concours à l'armée, donnant généreusement leurs vies et leurs biens pour que le soulèvement initial ne soit pas brisé. Et s'il ne le fut pas, — nous le tenons de chefs éminents, — c'est précisément grâce au concours armé des milices nationales.

Il faut avoir vécu ces jours de la première quinzaine d'août, dans cette Navarre qui, sur une population de 320,000 habitants, mit sur pied de guerre plus de 40,000 volontaires, c'est-à-dire la totalité des hommes aptes à porter les armes. Abandonnant la moisson dans l'aire, laissant aux femmes et aux enfants le soin d'achever la récolte, ils partirent pour le front de bataille, sans autre idéal que la défense de la religion et de la patrie. Ils partirent, d'abord, guerroyer pour Dieu, et ce sera un grand bienfaiteur de l'Espagne celui qui retracera, en une

anthologie héroïque, les épisodes multiples de l'enrôlement volontaire, dans cette Navarre autrefois mère de reines et qui fut de nos jours le cœur irradiant sur notre terre d'Espagne l'émotion et la force des heures sublimes de l'histoire.

A l'exemple de la Navarre, l'esprit espagnol a été soulevé dans les autres régions non soumises, dès le premier choc, aux troupes gouvernementales. Aragon, Vieille Castille, Léon et Andalousie ont levé d'importants contingents de milices, qui, sous les diverses dénominations des anciennes organisations politiques, se sont agglomérées, en un tout compact, avec l'armée nationale.

Une réaction religieuse profonde s'observe dans l'Espagne des insurgés

Et sur tous les fronts, on a vu s'élever l'Hostie divine au cours du saint sacrifice, des milliers de jeunes soldats ont purifié leur conscience par la confession, et tandis que reposaient les armes, la prière collective du saint rosaire montait de tous les campements...

Dans les villes et les villages on a pu observer un renouveau religieux jusqu'ici sans égal.

C'est que la religion et la patrie—*arae et foci*—étaient gravement compromises, poussées au bord de l'abîme par une politique totalement opposée au sentiment national et à notre histoire. C'est pourquoi la réaction fut d'autant plus vive, là où subsistait davantage l'esprit de religion et de patrie. C'est aussi pourquoi ce mouvement prit l'aspect religieux qui s'est manifesté dans les campements de nos milices par le port d'insignes pieux qu'arborent les combattants, comme aussi dans l'explosion de foi qui anime les multitudes de l'arrière-front.

Otez la force du sentiment religieux et la guerre actuelle n'a plus de nerf. Certainement, l'amour de la patrie a

été le grand ressort qui a poussé les masses de combattants, mais nul n'ignore que le mobile religieux, surtout dans les régions où il était le plus enraciné, a entraîné le plus grand nombre et donné le maximum de courage à nos soldats. Bien mieux, nous sommes persuadé que la guerre aurait été perdue pour les insurgés sans le stimulant divin qui a fait vibrer l'âme du peuple chrétien enrôlé dans cette guerre et soutenu, loin du front, les non-combattants. Ceci en dehors de toute autre considération de caractère surnaturel.

La lutte actuelle apparaît comme une guerre civile parce qu'elle met aux prises sur le sol espagnol les Espagnols eux-mêmes: c'est incontestable, mais, au fond, on doit reconnaître en elle l'esprit d'une véritable croisade pour la religion catholique, dont la sève a vivifié durant des siècles l'histoire de l'Espagne et constitué comme la moelle de son organisation et de sa vie.

Espérons qu'aux jours de paix l'Église jouira au moins de la liberté

Ce phénomène, — que d'autres appelleront une explosion du fanatisme religieux, mais qui n'est en réalité que le geste conscient et héroïque d'un peuple blessé dans ses plus vifs attachements par des lois et des pratiques étrangères et arc-boutant son effort sur les armes susceptibles de le délivrer, — ce phénomène nous confirme dans l'espoir que des jours viendront où les consciences auront tous les apaisements et que dans l'organisation du futur État espagnol, Dieu et l'Église auront pour le moins les mêmes droits de cité dont ils jouissent chez tous les peuples civilisés. Nous espérons qu'on ne refusera pas liberté et protection à tout ce qui fut, jusqu'à ces dernières années, le premier facteur de la vie spirituelle de notre peuple, le fondement de notre histoire, et l'unique clef pour la com-

prendre. Les effets découlent des causes. Comment ne germerait-elle pas en catholicisme la semence répandue à travers les champs d'Espagne, dans le sillon que les catholiques ont tracé à la pointe de l'épée et arrosé de leur sang ?

Cette guerre n'est pas une guerre de classe

Détruisons, avant tout, un préjugé qui serait des plus funestes à l'avenir. La guerre contre le communisme marxiste n'est pas une guerre contre le prolétariat, moralement corrompu, pour une grande part, par les doctrines marxistes. Ce serait une calomnie, un crime et le germe d'une future guerre de classes en laquelle se verrait forcément engagée la religion que d'attribuer à celle-ci une association quelconque avec l'armée pour humilier la classe ouvrière, ou si l'on veut pour protéger de vieux abus qui n'auraient pas dû persister jusqu'à présent.

Les ouvriers n'ont rien à craindre, quels qu'ils soient, quel que soit le groupement ou syndicat auquel ils sont affiliés dans le but d'améliorer leur condition. Ni l'épée ni la religion ne sont leurs adversaires: l'épée, dont la tâche est de pacifier l'Espagne, sans quoi devient impossible le travail tranquille et rémunérateur; la religion, parce qu'elle fut toujours le rempart du faible et le facteur définitif de charité et de justice sociale. S'il plait à Dieu que triomphe l'armée nationale, les ouvriers, ayant abandonné les chaînes d'une doctrine et de procédés essentiellement destructeurs de l'ordre social, peuvent être assurés d'entrer définitivement dans la voie où seront satisfaites leurs justes revendications.

Pour ce qui touche à l'Église, et en tant que son représentant, nous assurons de notre appui, sur le terrain doctrinal et social, toute entreprise dont le but sera de rendre à la classe ouvrière sa dignité et d'instaurer le ré-

gime de justice et d'équité qui unira tous les Espagnols par les liens d'une vraie fraternité qui ne se trouve nulle part en dehors d'elle.

Et qu'on ne dise plus qu'une guerre dont le principal ressort a été l'esprit chrétien de l'Espagne eut pour objectif de paralyser notre vie économique et sociale. C'est une guerre de systèmes ou de civilisations; jamais on ne pourra l'appeler une guerre de classes. Le sentiment de religion et de patrie qui a soulevé l'Espagne contre l'anti-Espagne le démontre.

Un coup de force avait été préparé par les communistes

L'exposé de la thèse contraire aboutit, par opposition, au même résultat.

Nul n'ignore, aujourd'hui, qu'au même moment où éclata le soulèvement national, le communisme avait préparé un mouvement subversif. Un coup d'audace où devait succomber tout ce qui représente un appui, un ressort, un lien social de notre vieille civilisation chrétienne. La religion, la propriété, la famille, l'autorité, les institutions de base de l'ancien ordre de choses devaient subir le véritable coup de bélier de la révolution, organisée pour détruire tout ce passé et bâtir sur ses ruines le règne soviétique. Cinq ans de propagande, de tolérance inconcevable, d'organisation, d'accumulation de matériel de guerre permettaient de prévoir l'éclatement presque à date fixe.

Les faits ont démontré la réalité du dessein dans les régions non soumises à l'armée nationale. Le premier effort de la révolution se porta contre ce grand fait: la religion, qui, s'il existe dans toute civilisation et chez tous

les peuples, avait encore en Espagne une valeur sociale inégalée. La religion est le support de toutes les civilisations, elle fait leur force et leur éclat. La religion catholique est la forme de notre civilisation, contre elle se porta principalement l'assaut de nos ennemis. Avec elle a souffert tout ce qu'elle soutient ou alimente.

Le premier assaut des révolutionnaires s'est porté contre la religion

Jamais on n'a vu dans l'histoire d'aucun peuple les horreurs accumulées en Espagne durant ces quatre mois. Des milliers de prêtres et de religieux ont succombé, et parmi eux dix évêques, parfois au milieu d'horreurs et de tourments inouïs. Le prêtre est « l'homme de Dieu » ; pour anéantir Dieu, ceux qui se nomment eux-mêmes les « sans-Dieu » et les « contre-Dieu » devaient éliminer de la société ses représentants. Quand le monde apprendra ce qui est encore un secret caché dans les régions non reconquises, cette hécatombe causera une véritable stupeur.

Avec les « ministres de Dieu » ont souffert les « maisons de Dieu ». Une quantité innombrable d'églises, dont beaucoup étaient l'orgueil de l'art, la synthèse de notre histoire, toutes chargées des trésors de piété que les siècles avaient accumulés en elles, centres vivants de la foi traditionnelle de notre peuple, furent incendiées et beaucoup détruites à ras de terre. La disparition de chefs-d'œuvre qui auraient pu former une collection unique au monde a causé à l'art espagnol un dommage irréparable.

La destruction de bibliothèques et d'archives, la profanation des sépultures, les attentats contre les vierges consacrées au Seigneur, la tuerie d'innocentes victimes, les formes de la férocité la plus répugnante en des milliers d'assassinats, l'instinct sacrilège qui a guidé ces

hommes sans Dieu ni loi dans la destruction de tout ce qui était le plus représentatif de notre religion chrétienne, principalement les images du Christ et de la Sainte Vierge, tout cela donne la note antihumaine de cette explosion de passions sauvages qui ont bouleversé la société espagnole depuis qu'éclata la guerre.

**L'ancien régime a été privé de ses plus fermes
soutiens, l'âme et le corps de l'Espagne
ont été démantelés**

Ajoutez à cela la décapitation de l'état-major catholique, ces tueries de « droitiers » de marque, c'est-à-dire de chrétiens exemplaires, chefs des organisations religieuses de toute nuance, qui ont succombé par milliers, sans autre délit que la profession de foi de leurs aïeux et leurs travaux apostoliques, sans autre juge que le caprice des ennemis de nos organisations catholiques.

N'omettons pas un fait terrible: la destruction systématique de la richesse privée et nationale et de leurs sources. La richesse est la force et le lien de tout système social et politique. Elle était, avec tous les défauts de notre structure économique, la force de l'Espagne traditionnelle. Il fallait la détruire, et cela d'autant plus que la conception marxiste ou communiste de l'État n'a ni philosophie, ni âme, ni valeur autres que le monopole de la richesse matérielle. De là vient la systématique et immense spoliation que nous avons subie. La fortune privée et publique, quand cela fut possible, est passée aux mains des dirigeants.

Voici le processus: abolition de la propriété privée, confiscation des biens, interversion des comptes, soviétisation des exploitations et industries, dépôt à l'étranger de l'or de l'État, persécution systématique — et souvent

assassinat — des directeurs des grandes industries, confiscation des immenses trésors artistiques. Ainsi, l'ancien régime a été privé de ses plus fermes soutiens, ainsi ont été comblés les vides creusés par l'ambition personnelle et une richesse énorme est entrée dans les coffres du futur État soviétique. Ainsi, dans la mesure où l'ont voulu les révolutionnaires, ont été démantelés l'âme et le corps de l'Espagne.

La vraie cause de cette catastrophe doit être cherchée dans l'inoculation de doctrines étrangères

Laissons à une autorité boiteuse, à l'ignorance des masses, à la surexcitation produite par la guerre, à l'appétit de vengeance et de rapine, la part qui leur revient parmi les causes de l'épouvantable hécatombe. Même en les exagérant, elles n'égalèrent pas l'effet produit. Ce qui a causé cette subversion de l'esprit chrétien dans notre pays et rendu possible la catastrophe, ce fut, au cours de plusieurs années, l'inoculation tenace de doctrines étrangères dans l'âme du peuple; la législation impie, élaborée sous la pression des sociétés secrètes de caractère international; la propagande moscovite, soutenue par un afflux incessant d'or qui entraînait la prévarication des dirigeants et la perversion des masses; la mystique fascinatrice du communisme étranger.

L'âme tartare, l'esprit du communisme international ont supplanté le sentiment chrétien d'une grande partie de notre peuple et l'ont précipité avec frénésie contre l'Espagne qui, forgée dans les conciles de Tolède, revigorée par ses combats contre les ennemis de la foi, avait atteint, voici trois siècles, les plus hauts sommets auxquels puisse aspirer une nation, et conservait encore au tréfonds de son âme comme le parfum de ce passé.

L'Espagne nationaliste est accusée de fanatisme; elle défend la civilisation occidentale

Pour éviter à notre patrie de succomber irrémédiablement, l'heure est venue du choc entre les deux Espagnes ou, pour mieux dire, des deux civilisations: celle de la Russie, qui n'est qu'une forme de la barbarie, et la chrétienne, dont l'Espagne avait été, aux siècles passés, l'honneur, la réputation et l'invincible champion.

C'est cela que représente la lutte établie sur le sol espagnol, teint, il est vrai, d'un sang fraternel, mais plutôt théâtre d'une guerre dans laquelle la vieille Espagne subit la tourmente déchaînée contre elle par cette barbarie internationale appelée communisme.

Tandis que paraissent ces lignes, des milliers de soldats, venant des steppes russes, débarquent à Barcelone avec un abondant matériel de guerre, un Kremlin barcelonais se dresse, succursale du Komintern russe, siège de la République Soviétique de la Méditerranée, centre de bolchevisation pour l'Europe occidentale.

Le projet qui, par une permission toute spéciale de la Providence, n'a pu s'exécuter à Madrid, capitale de l'Espagne, a été réalisé dans la belle autant qu'infortunée capitale de la Catalogne. C'est la démonstration de notre thèse. Autant que Moscou l'a voulu, le pavillon communiste s'est dressé en Espagne face à notre bannière si chrétienne. Ici se sont affrontées les deux civilisations, les deux formes opposées de la vie sociale. Le Christ et l'Antéchrist se livrent bataille sur notre sol.

Comme toujours, le peuple espagnol a été accusé de fanatisme: la lutte fratricide, se déroulant sur le terrain religieux, serait due à l'opposition de deux intransigeances. L'armée elle-même a été calomniée. Un journal étranger a certifié que des temples protestants avaient été détruits et qu'on trouvait des victimes parmi ceux qui ne pro-

fessent pas la religion catholique. Comment n'y en aurait-il pas, de ces victimes, puisque des milliers d'Européens, de toutes religions et de tous pays, sont enrôlés dans les milices rouges ou servent à l'arrière-front ?...

La fantaisie des informateurs, ici et hors d'Espagne, a inventé des fables terribles pour déprécier le sentiment religieux de notre peuple. De l'étranger on nous a demandé des précisions sur ce point, afin de venger le nom de l'Espagne catholique. C'est inutile; qui accuse doit prouver. On ne prouvera aucun fait qui entraîne pour l'armée nationale l'accusation de crime pour motif religieux, à moins de l'attribuer à une erreur particulière ou à un zèle répréhensible.

Mais non, tout autre est la réalité: la guerre est dirigée contre ceux qui portent les armes pour le matérialisme marxiste, destructeur de l'armature de notre civilisation occidentale, ceux qui combattent la religion et la patrie, la hiérarchie et le respect sans lesquels l'Europe et l'Espagne reculeraient de vingt siècles.

La guerre d'Espagne est une guerre internationale

Une simple remarque. En ce moment décisif de la guerre d'Espagne, nous pouvons observer le phénomène de l'internationalisme que nous dénonçons, non plus dans le courant souterrain de ces dernières années et qui aboutit à l'explosion actuelle, pas davantage dans la façon de diriger les armées en lutte et les différentes parties de l'opinion qu'elles représentent, mais bien sur les champs de bataille eux-mêmes.

De toute l'Europe, des gens sont accourus pour guerroyer contre l'armée nationale. Un général russe commande le groupe le plus puissant de l'armée communiste. Des antiquaires russes ont dirigé la spoliation des œuvres d'art, spécialement dans notre cathédrale de Tolède.

Russes encore ceux qui enflamment par des discours révolutionnaires, dans les meetings ou à la radio, le zèle des troupes marxistes. Des techniciens de tous pays, recrutés dans les rangs des Fronts populaires ou des armées soviétiques, assurent l'organisation défensive sur le front. Les cris de: « Vive la Russie! », « Vive l'Espagne russe! » sont, pour notre confusion et notre honte, le digne couronnement des discours dans les assemblées révolutionnaires.

Vient ensuite l'*Internationale*, hymne lourd et froid, comme d'origine nordique, contrastant avec cet hymne de Riego qui fit jadis vibrer l'âme des petits révolutionnaires nationaux. Et comme la balkanisation, c'est-à-dire la division politique des nations, est une tactique qui plaît au communisme international, nous avons vu surgir en Espagne une série de petites républiques ou états soviétiques qui nous conduiraient à la décomposition définitive de la patrie, si une main militaire et espagnole, prudente et avisée, ne les ramenait aux justes limites de l'unité nationale.

Cela prouve, à la face du monde, que la guerre d'Espagne est une internationale.

L'Espagne, nation des grands destins, sauvera le vieux continent

Menée avec le courage traditionnel de nos soldats, soutenue par l'honneur qui est la marque de nos armes et dont l'expression et la garantie se trouvent en la personne du généralissime de nos armées, nous croyons que, comme en d'autres temps, cette guerre peut sauver l'Europe.

L'Espagne en sortira exsangue et appauvrie, mais n'est-elle pas, de par sa situation géographique, le bastion avancé du vieux continent ?

Ce n'est pas la première fois que l'Espagne apparaît meurtrie par la douleur mais nimbée par la gloire; elle a

su contenir les invasions du Sud et se garder indemne des hérésies du Nord; elle a donné son sang pour porter le flambeau de la civilisation et le Christ au nouveau monde: elle a engendré les héros de Tarifa et de l'Alcazar.

Qui sait si, en tirant du reliquaire de son âme et des vieux coffres de son histoire la foi et les armes qu'admire aujourd'hui le monde, le geste héroïque de l'Espagne n'a pas devancé le geste tragique, destructeur, préparé par la diplomatie moscovite contre l'Europe occidentale! Qui sait si l'opération chirurgicale des plus cruelles que souffre notre pays, membre de l'Europe, ne sera pas le remède pour chasser du vieux continent le germe pestiféré qui le menace si gravement! Nous pouvons, dans le ciel, présager les tempêtes; les présages de mauvais temps ne manquent pas au ciel de l'Europe. Et l'Espagne est la nation des grands destins.

Plaise à Dieu que nous soyons dignes d'eux. Les hommes s'agitent, mais Dieu les mène. Sa volonté triomphe de toutes les armes. Tous les projets et les combinaisons des chancelleries s'écroulent comme des châteaux de cartes devant la diplomatie de ses insondables desseins.

Avis aux Espagnols: prions et redressons les erreurs passées

Au terme de ces considérations, notre caractère sacerdotal et notre amour inextinguible de l'Espagne nous autorisent à formuler quelques exhortations d'ordre moral et social.

Aux Espagnols nous demandons de prier Dieu pour que s'accomplisse en nous sa volonté, qui est de nous sauver.

Que, dans la balance de sa justice, l'iniquité sociale dont nous sommes les témoins ne pèse pas plus lourd que

le sang répandu dans un sacrifice héroïque par les martyrs et les soldats pour la défense de ces deux grands idéals: la religion et la patrie.

S'il est dans ses desseins insondables d'assurer le triomphe du national sur l'international par la victoire de nos armes sur les champs de bataille, sachons tirer profit de cette victoire pour que, dans la vieille Espagne, douloureusement sillonnée par le soc de la guerre, nous puissions répandre la semence d'une Espagne nouvelle, l'Espagne grande et chrétienne dont nous rêvons tous aujourd'hui, comme on songe à l'héritage attendu par les enfants.

Qu'il nous donne l'esprit de concorde pour fondre les efforts de tous au creuset d'un même idéal et polariser les pensées et les cœurs dans le sentiment de l'Espagne grande et immortelle. Elle ne le sera qu'en redevenant profondément chrétienne.

Corrigeons: en dénonçant le facteur principal qui, à notre avis, a provoqué la terrible conflagration actuelle, nous n'avons pas voulu signaler les vices nationaux qui, insensiblement, ont fait de notre patrie la proie facile du communisme. Rien ne se fait brusquement, bien ou mal. Les faiblesses de constitution ou les maladies à évolution lente sont un plan incliné par où l'on glisse à la ruine et à la mort.

Les causes lointaines du drame présent

Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer les défauts de notre race et de nos coutumes sociales; nous voulons seulement rechercher, d'après notre jugement, la cause immédiate du désastre. L'oubli de notre tradition et de notre histoire; l'irrésistible besoin, depuis déjà deux siècles, de copier servilement l'étranger dans sa littérature, ses lois, ses coutumes; l'incompréhension des problèmes qui surgissent à

chaque instant; l'instabilité des charges politiques; le sentiment plébéien de nos démocraties; la comédie du parlementarisme et le mensonge du vote; le manque de formation d'une conscience nationale et le manque d'orientation au point de vue international; le profitariat et le système de la « combine »; le virus des nationalismes particularistes et leur opposition dans un État géométrique, méconnaissant les contours et reliefs du corps national: voilà les chapitres d'un livre sur notre décadence.

Ajoutez la rigidité de notre structure économique qui n'a pas voulu se plier à la poussée des forces prolétariennes, conscientes de leur infériorité par rapport au reste de l'Europe, tout au moins dans nos campagnes devenues ainsi la proie facile des prometteurs de paradis terrestre; le manque d'adaptation, d'activité et de méthode dans notre apostolat sacerdotal; la corruption débilitante des coutumes, et cette autre corruption, pire peut-être, des idées par les libertés insensées, laissées à l'enseignement, à la tribune, à la presse; la formation complètement défectueuse de la conscience populaire en ce qui concerne les questions sociales et les devoirs essentiels; enfin, par-dessus tout, le manque d'autorité politique, problème le plus grave peut-être de notre vie nationale. Égoïsmes et rivalités ont systématiquement tenu à l'écart les hommes de valeur, pendant que l'ambition et l'audace en élevaient d'autres sur le pavois, dépourvus de talent, certes, mais qui, s'ils ont manqué de tête et de poigne pour servir un gouvernement paternel et parfois sévère, se sont faits les brillants pionniers d'un internationalisme absolument aux antipodes de notre esprit racial.

Guérissons-nous de nos maux, individuels et sociaux; ils ne sont pas plus graves que ceux des autres nations.

Persuadons-nous auparavant qu'ils sont guérissables avec de la persévérance dans un effort intelligent et qu'en la substance de notre idiosyncrasie nationale nos diri-

geants pourront avoir recours, pour rebâtir, avec toutes les nuances d'une autorité sagement exercée, un État digne de notre grandeur passée.

Avis aux étrangers: de la sérénité

Quant aux étrangers qui veulent nous entendre et qui contemplent aujourd'hui, curieux ou intéressés, l'échiquier d'Espagne où se joue peut-être le sort de l'Europe civilisée, nous leur recommandons le plus grand calme pour juger les événements de notre pays. Il est difficile de distinguer la vérité à travers les informations d'une presse tendancieuse et les préjugés séculaires. L'histoire de chaque moment est tissée du fil dont fut tissée la trame du passé; il faut connaître la marche ascendante d'un peuple pour se rendre compte d'un phénomène présent, surtout s'il est aussi extraordinaire que l'actuel bouleversement de l'Espagne.

Avis aux dirigeants: fidélité à l'Évangile

Aux dirigeants, à ceux qui exercent les hautes magistratures, nous disons les paroles du prophète: « Apprenez, vous qui gouvernez les peuples, apprenez à les garder indemnes de toute contagion spirituelle qui pourrait les pervertir ou les lancer hors des routes de leur génie et de leur histoire. »

N'acceptez pas que s'affaiblisse en eux la force de Dieu, dont l'immortelle puissance soutient toute chose. Ne pactisez pas avec le mal, même pour satisfaire aux exigences de la liberté sociale; lui concéder droit de cité, et surtout l'admettre dans le sanctuaire des lois, sera préparer la ruine, dans un délai plus ou moins long, du peuple que vous dirigez.

Dans les ruines de l'Espagne, voyez, plutôt que l'œuvre destructrice des canons, le labeur insensé de ces gouvernants qui n'ont pas su guider le peuple espagnol, faute de comprendre son âme et son histoire. Ils ouvrirent les barrières du communisme qui nous envahit comme les eaux d'une digue rompue, et le mélange du national avec l'étranger a provoqué la terrible conflagration.

Écoutez la voix du Pape qui signalait récemment le danger universel et le remède éternel: il n'y en a pas d'autre que Jésus-Christ et l'esprit de son Évangile.

Avis aux peuples frères: ils ne sont pas immunisés

Aux peuples frères, à ceux qui compatissent à nos malheurs, à ceux que menacent des périls semblables aux nôtres, nous conseillons de profiter de notre expérience. Qu'ils ne se croient pas immunisés contre le poison qui a intoxiqué l'âme de notre peuple et l'a conduit aux affres de la mort; toute société est un terrain où germera le communisme, si Dieu lui manque: Dieu, vie et bien des esprits; Dieu, dont l'autorité est garante de la justice et de l'ordre social. Or, la crise de Dieu et de l'autorité est aujourd'hui presque universelle.

Nous avons lu des choses peu ordinaires à propos de la révolution espagnole. Notre tempérament belliqueux; notre sang ardent, parce que d'une race communiquant avec l'Afrique; les inquiétudes d'un atavisme qui n'a pas réussi à unifier l'âme complexe des antiques civilisations qui fleurirent en Ibérie, romains et goths, juifs et arabes qui se mêlèrent sans se fondre en un bloc spirituel; la force centrifuge des particularismes qui tendent à dissocier le tout national; le goût de l'aventure chevaleresque, manifesté tout au long de notre histoire par ces généraux de *pronunciamientos* d'où proviennent ces hécatombes

périodiques auxquelles de célèbres capitaines ont attaché leurs noms. Tout cela explique, dit-on, le phénomène rare d'une guerre civile vraiment déplacée dans l'histoire moderne.

Non, répondons-nous. Cette guerre ne tire ses origines ni de notre tempérament ni de notre histoire, bien que nous reconnaissons les défauts de notre race et de notre vie nationale; elle provient du choc avec un tempérament étranger, du heurt contre des facteurs qui tendaient à nous lancer hors de notre voie historique.

« Il n'y a pas de péché commis par un homme que ne puisse commettre un autre homme, s'il lui manque Celui par qui l'homme a été fait », dit saint Augustin. Commentant ce grand principe d'ascétique, nous pouvons ajouter qu'il n'y a pas de nation où ne puisse se renouveler la déplorable expérience de l'Espagne, si Dieu est chassé de son sein et remplacé par le matérialisme des sans-Dieu ou contre-Dieu.

C'est ce qui nous est arrivé par suite de nos défauts non corrigés, par l'inaction de ceux chargés de veiller sur l'enclos où nous vivions paisiblement notre histoire et qui fut envahi, d'abord sournoisement, ensuite avec l'appui et le prestige de l'autorité, puis par les milices et les machines de guerre, quand sonna l'heure de cueillir par la violence le fruit mûri au soleil d'une intense propagande, et grâce à des lois antiespagnoles. Seul se dressa alors le vieil esprit de l'Espagne qui avait, elle aussi, son armée et ses arsenaux. La guerre éclata: inutile de recourir à d'autres hypothèses pour l'expliquer.

Que les nations et leurs gouvernements apprennent!

Apprenons, nous aussi, Espagnols, cette dure leçon, qui nous pénètre avec le sang de milliers de nos frères, à la lueur sinistre des incendies, parmi le crépitement des mitrailleuses et l'effondrement de nos cités!

Les véritables patriotes de l'Espagne

*Un article du capitaine Francis McCullagh où sont révélés des faits importants de la guerre civile d'Espagne*¹

Patriotes insurgés, debout! Chapeau bas devant les seigneurs espagnols! Je suis de cœur et d'âme avec les insurgés dans la guerre civile d'Espagne. Voici pourquoi:

Il y a dix-sept ans, j'étais témoin de la destruction de toute une classe de gens honnêtes, instruits et chrétiens en Russie. Et, remarquez-le bien, ils n'appartenaient pas à la vieille clique tsariste qu'avait déjà détruite Kerensky. C'étaient des gens progressifs, démocratiques, à vues libérales, appartenant à la classe bourgeoise. Plusieurs d'entre eux étaient aussi « avancés » et aussi pacifistes que M. George Lansbury.

Ils furent d'abord fascinés par l'éloquence d'un président bien intentionné et qui se prenait au sérieux, mais qui, réellement, était faible, vaniteux, rêveur, d'un jugement bien pauvre. Il fut une catastrophe pour son pays à cette heure de crise. Derrière cet orateur se tenait un homme, un homme discret, mais doué d'un caractère fortement trempé; un homme qui croyait sincèrement en un idéal de gouvernement qui, s'il était mis en force, ruinerait le monde; un homme implacable et déterminé; le révolutionnaire le plus dangereux et le plus formidable qui eût jamais existé. Cet homme était Lénine.

Ils se sont laissé égorger

Lénine suborna le peuple avec des chèques pour des montants illimités sur la banque des Illusions, avec des prophéties relatives à l'établissement d'un monde qui ne connaîtrait pas la guerre, le besoin, la faim, l'oppression, les armées, les maîtres. Graduellement l'armée se démoralisa, les généraux et les offi-

* 1. Francis McCullagh, journaliste irlandais, est un des plus célèbres correspondants de guerre à l'heure actuelle. Il a établi sa réputation durant la guerre russo-japonaise alors qu'il était attaché au *New York Herald*, puis lors de la révolution portugaise en 1910 et durant la guerre des Balkans où il fut fait prisonnier.

Il servit durant la grande guerre et se rendit ensuite en Russie. Les bolchevistes l'en expulsèrent en 1922, après son reportage sur le procès de Mgr Cieplak. Cet article sur l'Espagne a paru dans le journal *The Universe* de Londres.

ciers se retirèrent, désarmés, isolés. Puis la boucherie commença; elle ne frappa pas seulement les officiers: elle fit périr les propriétaires, les prêtres, les femmes, les enfants, les intellectuels, les libéraux et même les socialistes.

La terreur rouge était déchaînée; mais une chose qui était pire que cette terreur aux yeux de ces observateurs étrangers qui détestaient le bolchevisme, c'était la passivité moutonnaire dont les Russes blancs faisaient preuve en se laissant égorgés.

Plusieurs d'entre eux étaient des militaires dans toute la force de l'âge viril, de magnifiques spécimens physiques; et, cependant, comme s'ils avaient été hypnotisés, ils laissèrent les hordes bolchevistes leur couper la gorge sans offrir la moindre résistance. Leurs bourreaux ne pouvaient même pas s'empêcher de les mépriser. Un diplomate américain sympathique ne put s'empêcher de publier son profond dégoût touchant la lâche soumission des Russes blancs.

Les Espagnols résistent

Mis en face de la même terreur rouge, les Espagnols de la même classe n'affichèrent aucun symptôme d'hypnotisme, de paralysie ou de peur. Ils n'offrirent pas leurs mains aux menottes ni leurs gorges au couteau. Ils n'envoyèrent pas d'appels aux nations étrangères: ce furent leurs ennemis qui crièrent au secours — qui demandèrent à la France des bombes et des gaz. Ils mirent leur confiance en Dieu et dans le ciel et, pour ce qui concerne le côté matériel, en eux-mêmes.

Ils ne demandèrent d'argent à personne. Ils tracèrent leurs plans, et je vous assure que c'étaient de bons plans. Ils gardèrent leurs propres secrets. Et lorsqu'ils comprirent que les Rouges étaient à la veille d'établir une Soviétie rouge en Espagne, ils frappèrent durement, ils frappèrent rapidement, ils frappèrent tous ensemble. Et, même si la victoire leur échappait, ils mourront en combattant.

Pour un moment, ils furent hypnotisés par la magie de ce mot: *république*, et trompés par les éloquents assurances de journalistes et de professeurs — des hommes dont se servaient les Rouges pour tromper le peuple et qui sont maintenant au rancart.

Une république s'établit. Un fantoche de président succédait à un autre du même genre. Le sabotage secret accompli

par les Rouges pour renverser la Constitution était la seule chose puissante qui existât réellement en Espagne. Enfin arriva au pouvoir un président qui ressemblait plus qu'aucun autre à ses prédécesseurs. C'était Senor Azana, théoricien, idéaliste, orateur. Derrière lui se tenait Largo Caballero, le Lénine espagnol.

S'ils avaient attendu douze mois

Si les Espagnols blancs avaient attendu six mois, leur armée aurait été démoralisée, leurs officiers auraient été mis à la retraite, désarmés, isolés, rendus incapables de faire quoi que ce soit.

S'ils avaient attendu douze mois, ces officiers et chaque chef chrétien de l'Espagne, ainsi que chaque ennemi du bolchevisme de Bilbao à Algeciras, auraient été massacrés comme le furent les Russes blancs.

Mais quelque chose de pire aurait pu se produire. La démoralisation de la jeunesse espagnole aurait été faite sur une si haute échelle que rien n'aurait pu l'en guérir. On comprend qu'elle était déjà fort profonde, lorsqu'on sait qu'à Barcelone les massacres les plus révoltants ont été perpétrés par des garçons et des filles de quatorze à dix-sept ans. Cette démoralisation en masse des enfants est un trait caractéristique des atrocités rouges commises à travers l'Espagne.

Il y a quelque temps, le camarade Largo Caballero établit en Espagne une Ligue de la Jeunesse communiste, identique au Komsomol russe; et c'est cette Ligue qui démoralisa la jeunesse. Durant les derniers six mois, les communistes ont travaillé avec une énergie fiévreuse, comme ils le font toujours (l'énergie d'un microbe pestilentiel), à l'éducation de la jeunesse; il va sans dire qu'en cette entreprise, comme dans toutes les autres, ils reçurent une assistance considérable de Moscou.

Après la Russie, l'Espagne Prophétie de Lénine

Des agitateurs communistes rompus au métier ont envahi l'Espagne depuis le mois de février dernier, et l'un d'eux déclara, le printemps dernier, qu'à une certaine date du mois de juillet, l'enfer serait déchaîné en Espagne. Il prit même la peine de fournir la date précise. Le général Franco avait bien

le droit de déclarer la guerre aux hordes impériales, avant qu'elles ne la lui déclarent.

Karl Radek, l'un des principaux meneurs bolchevistes, me confiait au cours d'un dîner à l'Ambassade britannique de Moscou que l'Espagne serait le premier pays de l'Europe à embrasser le communisme. Je me moquai de sa prophétie ou plutôt de la prophétie de Lénine, parce que Radek ne faisait que répéter la fameuse phrase prononcée par Lénine, car je croyais que la catholique Espagne était hors de l'atteinte du communisme comme l'est la catholique Irlande.

Mais il avait raison. Il possédait les rapports secrets envoyés d'Espagne au Kremlin, et il avait rencontré les commis-voyageurs de la révolution qui demeurèrent quelque temps en Espagne.

Un peu plus tard, je me rendis compte de l'intense activité silencieuse des Russes bolchevistes dans la péninsule ibérienne. Et maintenant que je me reporte en arrière de cette activité infernale à la lumière des événements actuels, je frémis, car tout cela ressemble à l'activité silencieuse, infatigable, des termites rongeur les fondations supportant le toit d'un vieil édifice.

Je me rends compte aussi de l'influence extraordinaire exercée par ces professeurs révolutionnaires russes sur leurs élèves espagnols. Leur cruauté sauvage et inouïe est russe. Leurs incendies des églises et des monastères sont russes. Typiquement russe aussi leur ignoble habitude d'exhumer les corps des religieuses inhumés dans les cimetières des couvents, une habitude incompréhensible aux chrétiens de l'Ouest, parce que l'Église catholique n'enseigne pas, comme l'Église orthodoxe russe, que les corps des saints sont incorruptibles.

Pour prévenir la ruine morale de tous les enfants et l'établissement d'une république soviétique en Espagne, les chrétiens de l'Espagne frappèrent. Eurent-ils tort de frapper ? Aurai-ils dû attendre que M. George Lansbury eût donné le signal du conflit ? Ils l'auraient attendu en vain.

Un juste soulèvement

Les circonstances qui entourèrent leur soulèvement n'ont jamais été définies bien clairement par les chefs militaires, d'abord parce qu'aucun d'eux n'a montré les aptitudes journalistiques des Rouges; puis parce que tous les communiqués que nous avons obtenus jusqu'ici sur les origines de la guerre sont venus de Madrid et reflétaient la duplicité madrilène.

Même les correspondants honnêtes et impartiaux ont été inconsciemment influencés par l'atmosphère de Madrid.

Tout reposait sur le fait que les Rouges espagnols n'avaient jamais accepté loyalement la république. Ils ne voulaient qu'en faire un marchepied pour parvenir à l'établissement d'une dictature soviétique; et maintenant ils ont leur dictature que font respecter les baïonnettes de la milice rouge, composée entièrement de bolchevistes. Le président Azana peut signer des décrets et remplir d'autres devoirs officiels, mais ce sont les communistes qui possèdent le pouvoir.

Même au milieu du mois de juillet, les communistes contrôlaient le cabinet de Senor Casares Quiroga, et c'est ce fait qui déclencha les troubles qui éclatèrent un peu partout dans le pays à cette époque. Le 16 juillet, les troubles devinrent si sérieux que Senor Casares Quiroga résigna. Le président demanda ensuite au président des Cortes, Senor Martinez Barrio, de former un cabinet composé de républicains modérés.

Si ce cabinet avait pu fonctionner librement, l'armée aurait été satisfaite, parce qu'il comprenait un homme à qui elle pouvait se fier, Senor Sanchez Roman, qui s'était opposé à l'association du cabinet Quiroga avec les communistes et avait refusé de signer le pacte du Frente Popular avant les dernières élections.

Ce fut une révolution rouge

Mais les marxistes écrasèrent immédiatement ce cabinet et forcèrent le président à confier le pouvoir à l'ancien cabinet de Casares Quiroga, agissant ainsi d'une façon inconstitutionnelle, car les communistes n'avaient pas le droit de porter atteinte aux prérogatives du président.

La composition du nouveau cabinet plut tellement aux bolchevistes qu'ils résolurent de le supporter par la force armée; c'est pourquoi, à minuit, le samedi 18 juillet, des patrouilles armées de bolchevistes se rendirent maîtresses des rues et de toute la ville. Ils fouillèrent tous les passants, et la police disparut presque totalement.

Ceci ne fut rien autre qu'une révolution rouge, et les membres de l'Union militaire espagnole avaient tout à fait le droit de tirer de dessus les toits à ces intrus armés qui s'étaient constitués, sans aucune autorité, les maîtres de la ville.

Ce furent donc les communistes qui déclenchèrent la révolution et non les Blancs.

Mais, grâce aux conseils précieux qu'ils reçurent de leurs amis de Moscou, véritables spécialistes en révolutions, les Rouges espagnols agirent avec plus d'astuce que leur maître même, Lénine. Vladimir Ilych donna à tête baissée contre le gouvernement; ses disciples espagnols se servirent du gouvernement comme un écran, c'est pourquoi ils sont des loyalistes, et leurs adversaires, des insurgés.

Qu'on me permette de faire remarquer, en passant, que l'idée du Front populaire, qui venait indubitablement de Moscou, prouve qu'il y a aujourd'hui dans le Kremlin un chef de révolution qui est bien plus compétent, plus subtil, et plus dangereux que son prédécesseur, le chef révolutionnaire dont la dépouille repose embaumée dans un monument de Moscou.

C'est une idée géniale, car elle permet à un petit groupe uni de bolchevistes de dominer un groupe considérable, mais désuni, de socialistes, de radicaux, de libéraux, de nationalistes, de séparatistes et d'unionistes, pour les traiter en définitive avec le plus souverain mépris.

Prise illégale de la capitale

Retournons à notre sujet concernant la prise illégale de la capitale par les hordes communistes. L'Union militaire espagnole n'était pas aussi flasque que l'armée de Kerensky. On avait décidé ce qui devait se faire lorsque les Rouges se seraient emparés du pouvoir. On avait élaboré un très bon complot.

Qu'on me permette de déclarer que je connais quelque chose des complots conservateurs tramés dans la péninsule ibérienne, car il y a un quart de siècle je rencontraï quelques-uns des monarchistes portugais qui s'efforçaient de replacer le roi Manuel sur son trône. J'allai à maintes reprises en Espagne et au Portugal afin de rédiger les péripéties de leur contre-révolution et prendre part à leur triomphe espéré.

Je passai plusieurs semaines à Tuy, sur la frontière portugaise, attendant le départ de leurs colonnes. Je passai également plusieurs semaines à Viga où devait s'opérer le transport de leurs armes. Je passai de longues et monotones semaines à Mondariz; je fus à Monterey; à Lisbonne; à Oporto; en Belgique, où ils avaient acheté des armes et un vaisseau, mais ne purent faire embarquer les armes à bord de ce vaisseau à cause de l'indiscrétion d'un conspirateur, indiscrétion qui ne put être ignorée même par les bienveillantes autorités belges; à Paris, ce rendez-

vous de tous les conspirateurs, où des royalistes portugais trop bavards gâtèrent l'exécution de tous les plans.

Mais ce dernier complot espagnol fut tout à fait différent. Le fait de déclencher une action simultanée sur des points si disséminés fut un véritable tour de force.

Le lecteur ne doit pas croire que ce mouvement ne concernait que l'armée. Les insurgés comptent plus de civils que de soldats. Pratiquement toute l'Espagne, à l'exception de la Catalogne, s'est rangée du côté des insurgés.

Personne ne peut prédire l'issue de cette révolution, parce que personne ne sait jusqu'à quel point la gangrène communiste a rongé l'Espagne. S'il n'y a que la Catalogne, les Asturies et quelques grandes villes qui aient été attaquées par le virus communiste, tout ira bien. L'Espagne sauvera l'Europe du bolchevisme comme elle a sauvé l'Europe de l'islam. Le seigneur espagnol sera le matador destiné à donner le coup de grâce au taureau enragé de la Moscovie.

Ils sauveront l'Europe

Louis Bertrand, un académicien français et une grande autorité en histoire espagnole, dit avec beaucoup de vérité dans l'un de ses livres que l'histoire ne montre pas qu'il y eût jamais des courants irrésistibles; qu'un homme fort et déterminé peut barrer la route à la révolution; que personne n'est vaincu tant qu'il ne se croit pas vaincu.

Parlant de Philippe II, il ajoute qu'« il ne se trouve pas d'exemple plus réconfortant que le sien ou plus efficace contre les déprimantes suggestions du pessimisme et du déterminisme historique, ainsi que contre ce mysticisme politique qui s'agenouille comme un lâche devant le fait accompli ou devant la simple apparence de la force ».

C'est ce qui me ramène au point d'où j'étais parti, à savoir que les Espagnols ne s'inspirèrent pas du mysticisme politique du Slave, ne s'agenouillèrent pas comme des lâches devant le fait accompli ou devant la simple apparence de force, mais se lancèrent immédiatement dans la mêlée.

Ce n'est pas eux-mêmes seulement que sauveront les chrétiens espagnols. Ils sauveront de nouveau l'Europe. Ils sauveront la chrétienté. Chapeau bas devant les nobles Espagnols!

L'enquête d'un député anglais

M. V.-A. Cazalet, député à la Chambre des Communes britanniques, a voulu aller se rendre compte personnellement de la situation en Espagne.

Voici ses principales observations, telles qu'il les donne dans une lettre au Times, d'après le Devoir du 4 mars dernier:

1. Le général Franco gouverne environ la moitié de l'Espagne tant du point de vue géographique que démographique. Dans toute cette région règnent l'ordre et la loi et le visiteur peut se mouvoir en toute liberté. Civils comme militaires sont enthousiastes de leur chef qu'ils regardent pour la plupart comme un sauveur. Vivres et pétrole abondent; il n'y a pas de restrictions sur ceux-ci.

2. On ne voit nulle part de troupes italiennes ou allemandes. Leur nombre a été fantastiquement exagéré. Il n'y en a présentement aucune au front. Il est vrai que les services techniques allemands et italiens ont joué et continuent de jouer dans l'air un rôle important. L'as de l'air est, cependant, un Espagnol, qui a dix-sept descentes d'avions ennemis à son actif. Le nombre des combattants allemands et italiens est très probablement plus près de dix mille que du vingt mille ou du quarante mille si souvent cité. L'idée qu'ils soient là à demeure est aussi bouffonne qu'intolérable à l'orgueil national de tout Espagnol.

3. Laisser entendre qu'il y a peu de différence entre les atrocités d'un côté ou de l'autre est un mensonge caractérisé.

Les atrocités rouges sont connues de tous; elles font partie d'un plan préconçu pour l'élimination des adversaires et la création du règne de la terreur. Pas une ville ou hameau tombé aux mains des insurgés qui ne contienne des preuves manifestes de vandalisme et de cruauté bestiale...

Du côté du général Franco, il y a eu des fusillades, nombreuses en certains cas. Elles ont eu lieu soit immédiatement après l'occupation d'une place où s'avéraient des atrocités sans nom, soit après procès et condamnation. Le général a épargné toutes les femmes, bien qu'en certains cas celles-ci soient plus acharnées que les hommes. Si la dime des récits de boucherie et de tortures est vraie, ces représailles sont entièrement justifiables.

Persécutions religieuses

Avant la guerre civile, le clergé espagnol comprenait 60 évêques et archevêques, 33,500 prêtres et 20,640 moines.

Une statistique vient d'être dressée par le Collège espagnol à Rome, basée sur deux cents lettres d'évêques et de prêtres et sur les témoignages de cent quatre-vingt-huit prêtres et huit évêques arrivés au Vatican. Ces témoignages établissent que pour toute l'Espagne 40 à 50% des prêtres et onze évêques ont été assassinés par les Rouges. Dans neuf diocèses le pourcentage des prêtres est de 80%; à Malaga il atteint même 90%.

Les rapports de vingt-trois diocèses déclarent que « presque toutes les églises sont brûlées ».

Aucune statistique n'a encore été établie concernant les religieuses. Dans beaucoup d'endroits elles ont été victimes de la haine des communistes, mais il ne semble pas que des ordres précis aient été donnés à leur endroit, alors que la suppression des prêtres et la destruction des églises ont certainement été ordonnées en haut lieu. Il est pourtant difficile de savoir quels sont les responsables de ces directives.

OSSERVATORE ROMANO

Janvier 1937

Bibliographie sur l'Espagne

PUBLICATIONS

L'Espagne sanglante. 60 pages, nombreuses photographies. Publié par l'Union nationale des combattants, 18, rue Vezelay, Paris, 1936, 5 fr.

Dans les flammes et dans le sang, par Francisque GAY. 160 pages. Bloud et Gay, Paris, 1936, 6 fr.

Au pays de la terreur rouge. Éditions Alsatia, 1, rue de la Garancière, 250 pages. 15 fr.

Les Crimes du Front populaire en Espagne. Grande enquête par Charles Ledré, 32 pages, illustré. Lyon, Imprimerie commerciale.

Lettre ouverte du cardinal archevêque de Tolède à M. Jose Antonio Aguirre, président du gouvernement basque. Imprimerie Bescanca, Pampelune.

ARTICLES

La genèse de la guerre civile en Espagne, par X***. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1937.

Le Communisme en Espagne, rapport présenté au Congrès des juristes catholiques (26-28 octobre 1936) à Paris, par le R. P. Teodoro Goni, S. J. *Documentation catholique*, 9 janvier 1937.



BNQ



000 358 574